

Jeudi 12 janvier 2012 07h30 [GMT+ 1]

NUMÉRO 127

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

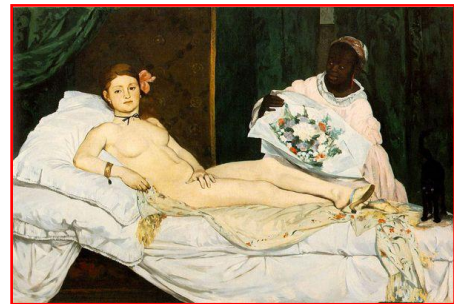


SOMMAIRE

▪ DISCRÉTION CRITIQUE ▪

L'éclaircie de la présence

par Christiane Alberti



▪ CLINIQUE ▪

« **Un électron libre** » par **Luciana Passinay**

▪ LacanQuotidien.fr ▪

Critique

Parler seulement ?

par Élisabeth Marion et Yohan Trichet

Allons-Y Champ freudien

▪DISCRÉTION CRITIQUE▪

L'éclaircie de la présence

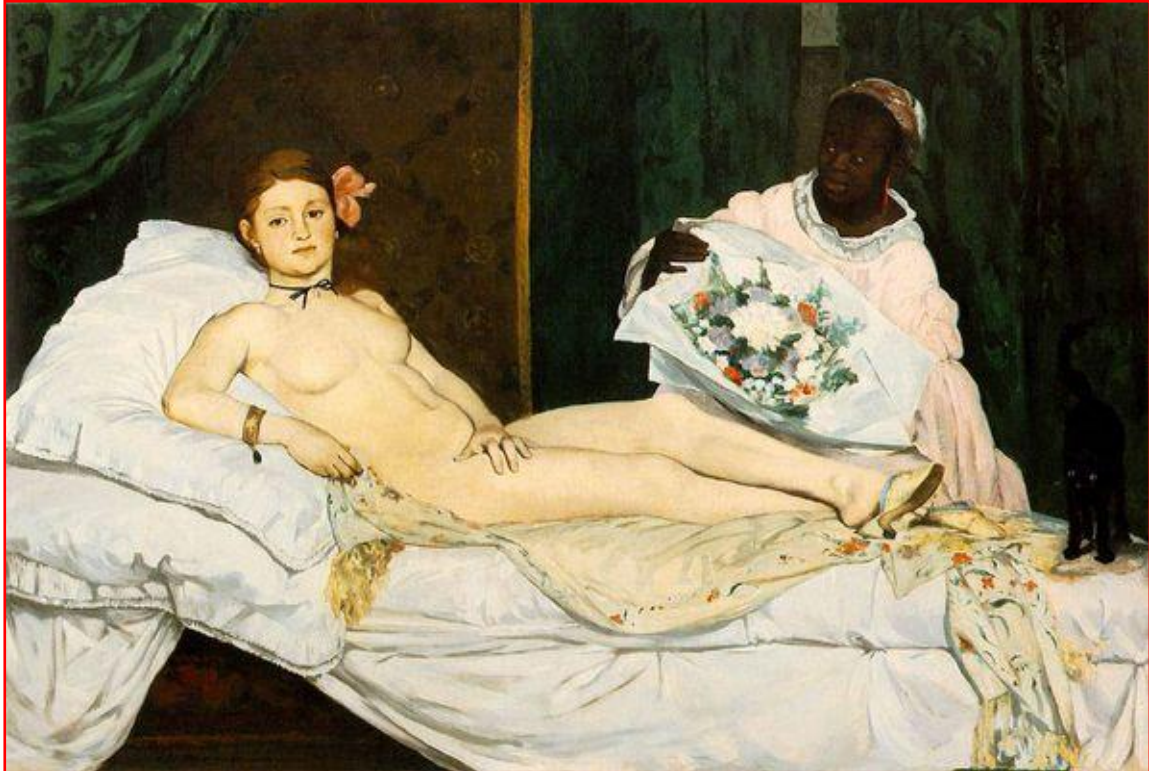
Christiane Alberti



On n'approche pas aisément *L'Éclaircie*. C'est par un dispositif pictural surprenant, qu'il nous est donné de l'appréhender, une manière de peinture qui nous ravit à la vie romanesque. Alors qu'il est d'emblée et constamment question de fictions de l'enfance, de rencontres amoureuses, de peinture ou de musique divines convoquant tous les sens, comme autant d'événements de corps gratuits, enfantins, généreux, intimes, le tableau central du livre de **Philippe Sollers** nous éloigne peu à peu de l'évidence de la vie qui palpite, pour nous faire reculer vers le mystère de l'éclaircie.

Qui sait comment nous ferions l'amour sans le miracle de la littérature ? Sans la **crystallisation** née de **Stendhal**, forgeant d'un seul mot une nouvelle réalité ? Philippe Sollers nous entraîne vers un autre questionnement, essentiel, à mes yeux, dans ce livre. **Que serions-nous sans l'Olympia de Manet ? Que seraient les femmes, une femme ?** Il ne s'agit point de l'histoire d'un genre pictural mais de la question du regard inauguré par Manet, « premier dans la renaissance de l'art ». « Qu'est-ce qu'une belle jeune femme, s'il n'y a pas un Manet ou un Picasso pour la voir ? ». Qu'est ce qu'une femme sans un homme *peintre* pour la reconnaître ? Une image qui vieillit à vue d'œil... répond l'auteur, tandis qu'avec Picasso et Manet, d'un coup de pinceau, « L'instantané transperce la beauté et devient légende ». Sollers rapporte ici ce fragment où Suzanne Manet surprend Edouard en train de suivre une mince jeune femme sur les boulevards, ce dernier lui répond du tac au tac : « Je croyais que c'était toi ! ».

L'*Olympia* est purement et simplement une femme nue qui nous fait face. Elle nous dévisage d'un regard noir, effronté, provocateur, qui porte au plus près de nous-mêmes. **Image, ni idéalisée, ni sublimée, impliquant nulle mythologie, mais une pure présence, une absence de sens, l'envers de la Vénus du Titien exhibant sa nudité**, comme l'a si bien montré **Daniel Arasse**. Les femmes de Manet (Victorine, Berthe, Méry....et les autres) nous regardent et nous percutent, telle **la serveuse du Bar aux Folies-Bergères**, elles visent notre désir comme le cœur de l'être. Manet nous invite à ne pas détourner notre regard, Sollers restitue ce mouvement de vérité, nous faisant face et regardant froidement la bureaucratie



culturelle dominante qui se voue à fréquenter les tableaux sans les voir, à lire pour oublier aussitôt, qui n'écoute, ni n'entend rien, ne veut pas savoir.


Le lecteur, tout comme celui qui regarde *Olympia*, est ainsi renvoyé, non pas au miroir, reflétant son image de fille, de sœur, mais à la pesée de sa présence contingente dans le monde, absence à soi-même.

Sollers fait de Manet celui qui a su extraire « **Le noir comme lumière, dans une jolie veuve, une jolie sœur** ». Manet inaugure, selon lui, une éclaircie sans précédent qui anime désormais notre espace et notre temps. Chez lui, tout est au dehors, il ne cherche pas une profondeur mais « **il montre une évidence sortant du noir, une éclatante lumière** ». En saisissant « la surface, la rencontre, la vibration, le vide, l'éclat, l'instant », Manet, « sorte de Dieu grec ? », regarde « vers l'intérieur, dans l'éclaircie de ce qui vient en présence ». Pour celui qui adore « **la santé du vide** », il s'agit d'extraire, d'accentuer cette présence sur fond d'« une telle intensité d'absence ».

Le noir ne fait que cacher la femme et ses liens avec ce que la psychanalyse appelle le réel. **Ce réel là, féminise**. Il ne s'agit pas d'histoires ni de personnages mythiques, mais d'« **une femme saisie, chaque fois, dans son être-là, ignoré d'elle-même. Son là.** » Elle est *sans Pourquoi* et se situe d'emblée dans un hors-la-loi.

L'existence serait donc un tableau envahi par le noir, « intensité de ce noir sans lequel il n'y a pas d'éclaircie ». Ni idylliques, ni morbides, les tableaux chers au narrateur – sa présence d'enfant sous le cèdre, la jolie sœur Anne à peine visible, Lucie, l'amoureuse, se superposent pour devenir à la fois clairs et troublants. Les rêves incestueux, l'amour clandestin, y échappent au binaire interdiction-permission, la distance entre les sexes y est

sans mesure. C'est la présence réelle que Philippe Sollers poursuit, tout au long de son livre et de différentes façons. De même que pour le narrateur de *La Recherche...* le baiser tant attendu de sa mère, le soir, est comme une *hostie*, une *communion*, une *présence réelle*, les baisers profonds de Lucie, les rencontres amoureuses tiennent lieu de preuve pour le désir, la véritable passion intérieure. Ils ne trompent pas sur la présence.

Il ne s'agit donc pas dans cet appétit de la vie dont le livre vibre de part en part, du plaisir de l'instant, du transitoire, du nouveau, du fugitif (la mode, l'opinion) mais de **saisir quelque chose d'éternel**, qui est ni en deçà, ni au-delà de l'instant mais en lui-même. **Sollers écrit sur la part obscure de l'être, qui en nous remue sourdement, qui ne voit pas la lumière mais reflète pourtant l'éclaircie, un feu noir, dont le narrateur a senti, tout enfant, le poids, sous le cèdre béni** 

▪ CLINIQUE ▪

« **Un électron libre** »

Luciana Passinay

Arthur, trois ans, vient à *Case Marmaillons* depuis ses dix-sept mois, accompagné de sa sœur aînée, Sara, cinq ans et demi, et de leur mère Sandrine. La mère demande que ses enfants rencontrent d'autres enfants. Elle est inquiète pour Sara, Arthur ne lui pose aucun problème. Elle a connu le lieu par le CMPEA, où Sara avait un suivi. Sandrine rapporte combien elle est épuisée. Elle évoque rapidement la grossesse de Sara et l'état dépressif qui a suivi. Elle ne dit rien de celle d'Arthur. Elle ajoute qu'elle n'arrive pas à faire passer ses enfants en premier. Elle dit d'**Arthur** qu'il **ne l'a dérange pas, qu'il est indépendant comme son papa, « c'est un électron libre »**.

Au cours des premiers accueils, **Sara est constamment sur le dos de son frère, elle le ramène près d'elle dès qu'il s'éloigne un peu. Quelque chose de très pulsionnel livre Arthur à sa sœur**. À plusieurs reprises, Sara se saisit du corps de son frère, le porte en le serrant violemment contre elle, en l'interrompant dans ce qu'il est en train de faire, elle le déplace à sa guise. **Dans ces moments-là, Arthur, inerte, se laisse porter et manipuler sans manifester aucune résistance. Il laisse tomber son corps dans les bras de sa sœur**. De cela, Sandrine dira « il n'est pas libre de son corps ». Le comportement de Sara a inquiété l'équipe. Leur mère en fait le constat mais cela n'entraîne aucune réaction. Il était urgent que l'un des accueillants se mette à la disposition de Sara d'une part, et d'Arthur d'autre part. De plus, lorsque Arthur n'est pas à la merci de sa sœur, il erre en courant. Il se met très souvent en danger en grimant sur tout. Il se cogne et chute souvent. **Une jouissance l'agite**